

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 979-10-424-0864-0
Editions Pierre-Yves Nédélec
4 rue des ajoncs – Locronan – France
Dépôt légal Novembre 2023
Achevé d'imprimer en France
Imprimé à la demande

Pierre-Yves NEDELEC

Le Radiateur de Frénégonde

Roman

Avertissement :

Le présent ouvrage est tout entier sorti de l'imagination de son auteur, qui le revendique. Il s'agit donc d'une œuvre de fiction. Toute personne qui penserait se reconnaître dans les lignes qui suivent commettrait donc un péché d'orgueil, et ça, c'est pas beau.

Droits d'auteur © 2023 – Pierre-Yves Nédélec

Tous droits réservés

Chapitre 1

Huit ans ! À en croire l'affiche électorale placardée au mur, en face de la boutique, j'ai passé huit putains d'années à me geler les noix dans ce congélateur ! Mais j'entends déjà crisser de pointilleux sourcils, alors mettons les choses au point tout de suite. J'écris comme je parle, et je parle comme je veux, sans me soucier de savoir si ça vous gratouille, vu que vous n'êtes ni mon père, ni ma mère, et que même eux, vu la façon dont ils m'ont traitée... Mais bref. Les plus attentifs d'entre vous auront noté le « e » marquant le féminin à la fin du mot « traitée ». Ce « e » est logique, vu qu'il est dû à l'accord avec le complément d'objet direct, icelui se trouvant placé avant l'auxiliaire. Or ledit complément parle de moi, qui suis née femelle. Donc oui également, je ne pouvais pas, à proprement parler, me geler les noix, vu que je n'en ai pas. Il s'agit d'une expression triviale, comme j'ai l'habitude d'en employer, et si vous commencez à enchoser les mouches pour le moindre détail, on n'a pas fini de pinailler, c'est moi qui vous le dis. Pour être tout à fait claire, je me tape qui je veux quand je peux, mâles et femelles, et pourquoi pas en même temps (ce qui n'est pas encore arrivé, je vous l'accorde), je fume la pipe et le cigare si ça me plaît, je bois sec quand ça me chante, je mange gras et sucré pour le plaisir. C'est comme ça et pas autrement.

Et donc, comme je vous l'expliquais au début du chapitre, je viens de passer huit ans dans un frigo. Non, non,

non, ce n'est pas une figure de style. Il s'agit d'un vrai frigo, ou plus exactement d'une chambre froide professionnelle d'une vingtaine de mètres cubes en parfait état de fonctionnement. Vous me direz, je n'étais pas seule. Madame Gudermann me tenait compagnie, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que la conversation de son cadavre ne valait pas sa conservation. LOL, comme vous dites. De toute manière, ça ne faisait pas trois jours qu'on était ensemble que son âme se tirait à l'étage au-dessus, me laissant seule dans ce putain de frigo où je serais encore si un flic, plutôt mignon, bien que rouquin, n'avait pas ouvert la porte il y a une petite heure de ça. J'ai profité du léger courant d'air provoqué par ses collègues de l'identité judiciaire, venus examiner les restes momifiés de la victime, pour me glisser par l'ouverture avant que quelqu'un ne referme ce tombeau, par inadvertance, et pour une durée indéterminée. C'est que j'ai horreur du froid, moi, et pour cause.

Je m'appelle Fréneonde Toucour. En réalité, comme je suis née en l'an 651 de l'ère chrétienne, je n'ai pas de nom de famille, vu que ça n'existait pas, à l'époque, ce qui ne gênait personne. C'est évidemment bien différent aujourd'hui, et comme il faut donner le change, je me suis donc inventé un patronyme adapté à la situation. Vous me direz que j'aurais pu en profiter pour changer de prénom, vu que celui-ci n'est pas des plus faciles à porter. Ce n'est pas faux. Sauf que c'est le mien, que je m'y suis faite, et que de vos jours, il se fond dans l'atmosphère de nostalgie médiévale qui prévaut dans les maternités. J'ai connu des époques où il paraissait bien plus saugrenu et je reconnais qu'il m'est arrivé, de temps à autre, de m'inventer des identités plus commodes... Mais je

reviens toujours à ce bon vieux prénom que je tiens, à une lettre près (ah, les joies de la calligraphie !) de mon arrière-grand-tante, la reine Frédégonde, troisième épouse du roi Chilpéric, premier du nom. Trois épouses, pour un type qui meurt assassiné à vingt-trois ans à peine ! Qu'est-ce que vous dites de ça ? C'est qu'on savait rigoler, à l'époque. D'ailleurs, ma vieille tatie était une salope de première grandeur. Elle a quand même fait assassiner les deux ex de son mec, plus deux enfants issus des premiers lits, entre autres turpitudes... Je vous rassure tout de suite. Bien que dotée du même prénom, je suis beaucoup plus civile que ma tantine. Je n'ai encore tué personne. Faut dire que je n'ai pas vraiment eu le temps, vu que j'ai été trucidée alors que j'avais tout juste usé quinze petits balais, et que depuis... disons que je me promène.

Je fête cette année le mille trois cent soixante-deuxième anniversaire de ma naissance. Mais je ne fais pas mon âge, bien entendu... Je promène toujours ce physique de jeune première qui fait mon charme... et j'aurais apprécié que vous me le fissiez savoir... Ne serait-ce que par galanterie. C'est vrai qu'elle n'est plus usitée aujourd'hui, la galanterie. C'est le problème, quand on dure... On multiplie à l'infini les périodes où c'était le bon temps...

Suis-je morte ? C'est selon. Cliniquement parlant, le diagnostic est sans appel. Pas d'activité organique, ça laisse peu de place à l'imagination... Je n'ai pas besoin de manger, mais je peux le faire, si je veux... Je peux aussi me passer de respirer. Pour dire la vérité, j'ai appris, au cours des siècles, à faire semblant de respirer, pour ne choquer personne, mais

ça ne me sert à rien. Je bois, mais seulement par plaisir, je baise essentiellement pour la même raison, encore qu'il me soit arrivé de me servir de mon corps pour des motifs plus bassement matériels... Je n'ai aucun besoin de dormir, j'ai d'autres moyens pour recharger mes batteries. Donc, pour résumer, on peut affirmer que je suis physiquement décédée, mais que ça ne se voit pas. Ou presque pas. Il est des circonstances plus difficiles que d'autres, mais j'aurai l'occasion d'y revenir. Pour l'instant, il me faut développer le second volet de la question. Car psychanalytiquement parlant, mon cas est loin d'être aussi tranché. Mon Moi s'accroche à la vie comme un morpion à un poil de cul, avec férocité. J'ai réellement vécu ces mille trois cent soixante-deux années, même si j'ai assez peu de souvenirs des quatre ou cinq premières. Certes, aucun cœur n'a battu dans ma poitrine depuis ce funeste été de 666 et ma rencontre avec cet enfoiré de comte Vladimir, dit Vlad l'Emballeur, un chevalier d'Europe centrale de passage dans le coin, que Daddy avait invité à passer quelques jours au château. Mais mon esprit fonctionne toujours, lui, depuis cette époque, et réussit à générer un ectoplasme de densité variable qui lui sert de véhicule dans la société humaine. Alors morte, moi ? Ce n'est pas mon avis. Et je suis loin d'être la seule dans ce cas. Mais de cela aussi, nous aurons l'occasion de reparler.

Pour l'instant, ce qui est important, c'est que je me tire d'ici. En sortant du frigo, je suis tellement congelée que je n'existe qu'à l'état ectoplasmique léger. Insuffisant pour me permettre de rentrer. Il me faut réussir à stocker un minimum d'énergie avant de filer d'ici. Je bénéficie d'un coup

de chance... La baraque a été construite par des charlots ! Les prises électriques débouchent dans un espace vide entre les pierres des murs extérieurs et les briques qui constituent les cloisons. Et les murs extérieurs sont assez mal jointoyés, à mon avis, parce qu'un courant d'air ténu, mais régulier, m'aspire vers ce vide intermural via une des prises en question. Arrivée là, je fais une pause, histoire de me bouger les particules, sans faire le plein complet pour autant. J'aurais l'air fin si, par manque de contrôle, je me retrouvais brutalement à poil au milieu de ces flics. Dès que j'ai stocké assez d'énergie, je fais sauter les plombs, histoire de créer une diversion, et je glisse sans attendre mon ectoplasme regonflé sous la porte d'entrée de la boucherie, avant de plonger dans la première bouche d'égout pour échapper à la canicule ambiante, et de filer jusqu'à mon petit chez moi. Je laisse aux flics le soin de deviner ce que mes fringues font en tas, par terre, à côté du cadavre éborgné, mais néanmoins exsangue, de cette chère Rachel Gudermann. C'est quand même un des aspects les plus chiants de mon mode d'existence. Je ne compte plus le nombre de tenues sympas que j'ai été contrainte d'abandonner derrière moi.

Je suis encore assez immatérielle pour pénétrer dans mon appartement par la fente de la boîte aux lettres, ouverte, à l'ancienne, dans la porte d'entrée. Je ne vous raconte pas le tas de courrier sur lequel je me vautre. Et que de la pub, évidemment ! Heureusement que je suis propriétaire de ma casbah, et que le système que j'ai mis en œuvre, qui voit mon avocat payer les factures d'eau, d'électricité, et mes impôts, est dimensionné pour fonctionner plus de vingt ans sans

intervention de ma part. Faut quand même que je prévoie de passer à son bureau le temps de lui faire croire que je ne suis pas morte, et que je pense à commander un dépoussiérage complet de mon chez-moi... Je glisse jusqu'à ma chambre. Mon gros radiateur est là, opérationnel. Je me love comme une chatte dans le grand panier rond posé dessus et commence lentement à reprendre forme humaine.

Chapitre 2

« Bonjour monsieur le commissaire ». Salut réglementaire effectué avec une forme non dissimulée de nonchalance par le préposé en uniforme. D'une part parce qu'on est dimanche, et que le site dont il protège l'entrée n'attire pas encore les curieux, amateurs ou professionnels, et d'autre part parce qu'il connaît suffisamment le commissaire pour savoir qu'il n'en a rien à faire, du salut réglementaire. Alors, franchement, pourquoi se donner du mal ?

Le commissaire en question est bougon, ce matin, et mal réveillé. Sa cafetière électrique de célibataire endurci — quinze années de bons et loyaux services, mais aussi de tartre accumulé — a rendu l'âme au pire moment. Réveillé en sursaut, en plein rêve érotique, au motif fallacieux qu'il est l'officier de garde ce dimanche, il n'a pas eu le temps d'aller chercher ses croissants, n'avait même plus un quignon de pain à se coller sous la dent, normal, vu qu'on est dimanche, et n'a donc pas non plus pu avaler la moindre goutte de café. Avouez qu'on râlerait à moins.

Jules Racine porte sans y penser une quarantaine d'années ordinaires, qui ont raisonnablement alourdi sa silhouette et paisiblement commencé à buriner ses traits de Caucasien moyen, cheveux châains avec touches de gris, yeux bruns, taille légèrement supérieure à la moyenne, signe distinctif néant. Il se prénomme Jules, parce que son père, mort accidentellement juste avant sa naissance, était un fan avéré du commissaire Maigret. Pas facile à porter comme

prénom, Jules, dans sa génération... Trente ans plus tôt, c'était usité... Trente ans plus tard, ça redevenait à la mode. Pas de chance, il a fallu s'en accommoder. D'aucuns diraient que ça forge le caractère d'un gosse, ce genre de handicap. En l'occurrence, ça l'a surtout habitué à supporter la solitude. Il est policier pour les mêmes mauvaises raisons, sa mère ayant eu, sa vie durant, plus de capacité à lui imposer ses choix que lui à résister à ce déferlement d'amour maternel orienté. Son père admirait Maigret, donc, il deviendrait Maigret. Et ça avait marché. Sorti dans les premiers de l'école supérieure de police, il avait été gentiment incité à choisir son affectation à la brigade criminelle. Pour fêter son arrivée au 36, sa mère, en plus de la collection complète des aventures du célèbre commissaire, qui appartenait à son père, lui avait offert une pipe. Elle avait eu la bonne idée de casser la sienne peu après, laissant son unique rejeton, fumeur, mais un peu désemparé, dans cette vie qu'il n'avait pas choisie, mais au sein de laquelle, finalement, il ne se débrouillait pas si mal. Sans parler de vocation, son job lui convenait somme toute assez bien. Il le vivait comme un personnage de roman de Simenon, en fonctionnaire célibataire, ordinaire, mais buté, accrocheur, obtenant des résultats supérieurs à la moyenne, mais sans jamais rien déranger à l'intérieur de la grande maison, où il était, du coup, apprécié et pas craint, deux caractéristiques idéales pour mener une carrière longue et pépère.

Jules Racine pénètre dans la maison du crime. C'est une ancienne boucherie de quartier, désaffectée depuis près de dix ans, enclavée dans un pâté d'immeubles vétustes, abandonnés, dont les issues ont été condamnées à grand

renfort de parpaings pour éviter les squatters. Le promoteur qui marne depuis des années pour avoir le droit de raser l'ensemble afin d'édifier à la place un petit paradis pour locataires aisés, et d'en profiter pour changer sa Mercedes dont le cendrier est plein, l'attend dans la boutique, sous la surveillance d'un autre préposé en uniforme. À l'intérieur de la chambre froide, dont la porte s'ouvre dans le mur du fond, s'active déjà l'équipe de la police scientifique. Racine se présente à l'homme d'affaires, qui, en se tordant les mains, commence à pleurnicher qu'il n'y est pour rien, qu'il ne comprend pas, et que cette affaire va lui faire perdre des fortunes. Le commissaire n'est pas d'humeur à supporter une telle plaie. Il est certain que le type ne disparaîtra pas du jour au lendemain, et presque aussi sûr qu'il n'a aucun lien avec l'affaire. Il lui demande néanmoins, avec une délectation sadique, de se tenir à la disposition de ses services, et l'envoie récupérer bobonne et les enfants à la messe, vu que c'est l'heure. Puis il rejoint l'équipe scientifique dans la chambre froide, non sans avoir enfilé les surchaussures en papier et les gants en latex réglementaires.

« Salut commissaire ! » l'apostrophe un jeune rouquin rigolard au faciès de génie de laboratoire. « Drôle d'affaire, pas vrai ? »

— Je ne sais pas encore, Matthias, je ne sais pas encore, soupire Jules, agacé par la bonne humeur de son collègue scientifique, toujours excité comme une puce dès qu'une affaire sort de l'ordinaire. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— C'est le léger bruit du compresseur qui a attiré l'attention de monsieur Hess-Eiffer, le promoteur que vous

venez de renvoyer, qui venait faire le tour du propriétaire avant le début des travaux de démolition, prévu pour demain. Intrigué, il a ouvert la porte, et là, surprise ! La chambre froide était habitée... Le frigo est alimenté par un branchement sauvage tiré sur le compteur de l'entreprise de transport qui occupe l'arrière du bloc d'immeubles, mais on ne sait pas depuis combien de temps. À l'intérieur, nous avons une victime de sexe féminin, égorgée, entièrement vidée de son sang, sauf qu'on ne trouve ici aucune trace d'hémoglobine, ce qui laisse supposer qu'elle a été zigouillée ailleurs...

— Une idée de la date du décès ?

— Houlà... Va falloir patienter un peu, m'sieur le commissaire... Vu l'état de la momie, je dirais que ça fait entre plusieurs mois et quelques années...

— Youpi. On va s'amuser avec cette affaire, je le sens.

— D'autant que, dans cette pièce étanche, fermée de l'extérieur, nous avons trouvé une tenue de femme complète entassée à proximité de la victime...

— Eh bien sans doute que le tueur était une femme, ou qu'il était accompagné d'une femme, et que celle-ci, pour une raison qui nous échappe, a jugé bon de se changer avant de repartir...

— Y compris culotte, soutien-gorge, collants, chaussures et lunettes de soleil, le tout entassé comme si leur propriétaire avait brutalement fondu à l'intérieur !

— Fondu ? Vous lisez trop de littérature fantastique, Matthias. Redevenez scientifique, s'il vous plaît, et validez-

moi une explication plausible à cette énigme. Avez-vous quelque chose d'autre ?

— Pas pour l'instant, non.

— Bon ! J'attends votre rapport dès que possible... Et pour l'heure, vu qu'on n'est pas aux pièces, je vais essayer de trouver un café ouvert dans le coin.

— Faites-moi monter une bière et un sandwich ? »

L'imitation n'est pas mauvaise, et d'ordinaire, ça le fait plutôt sourire, qu'on le taquine en singeant l'un ou l'autre des interprètes du célèbre commissaire, mais pas aujourd'hui, rapport au café manqué.

« Occupez-vous de votre macchabée, Matthias, et laissez Maigret tranquille ! »

L'autre baisse le nez sans répondre, avant de se mettre à donner des ordres à ses subordonnés.

Jules Racine n'a pas à marcher beaucoup dans le quartier pour trouver un café ouvert. Il a juste bouclé le tour du pâté d'immeubles, histoire de prendre la température de la zone, avant de dégouter un petit établissement de quartier typique, un bistrot-brasserie de quelques tables, dont le menu du jour, inscrit sur une ardoise, confirme que nous sommes bien dimanche et que le patron n'est pas de première jeunesse : il y a du vol-au-vent en entrée... Le commissaire s'installe à une table ronde minuscule, posée à même le trottoir, et commande à un loufiat déjà fatigué un double-crème et deux croissants. Puis, tout en trempant précautionneusement les viennoiseries dans sa tasse, il détaille l'environnement qui lui fait face. Le bloc d'immeubles condamnés est adossé à un entrepôt lui aussi en triste état, qui, à en croire l'écriteau

vieillot, abrite la Sotrapa, acronyme vraisemblable pour SOciété de TRansports PARisiens. Entre la muraille de bardage métallique rouillé qui constitue la façade de l'entreprise et la rue, un parking bétonné héberge deux mobil-homes qui abritent les bureaux de la société, et un gros 4X4 japonais.

Le ventre plein et l'esprit libre, Jules décide de traverser la rue, histoire de voir si le propriétaire du véhicule nippon ne serait pas dans son bureau... Il glisse un œil par la fenêtre poussiéreuse, et distingue un gros type d'une cinquantaine d'années en train de clavioter comme un furieux sur un ordinateur qui paraît avoir connu le siècle des disquettes souples. Il se décide à escalader les trois marches d'aluminium qui permettent d'atteindre la porte d'entrée, frappe, et entre sans attendre d'y être invité. Le Chéri-Bibi de la comptabilité, crâne rasé, carrure puissante, estomac proéminent, et faciès de bouledogue, aboie aussitôt :

« Si vous avez une commande à passer, vous êtes le bienvenu, sinon, je ne suis pas là.

— Police ! répond Jules en exhibant sa carte, et un sourire espiègle.

— Et merde ! Lequel de mes gars a encore fait une connerie ?

— Ah, ça, je n'en sais rien. Je ne fais pas partie de la police routière, je suis de la criminelle... Commissaire Racine. »

Le gros type, intrigué plus qu'ému, fronce ses épais sourcils et arrête de martyriser son clavier.

« Et que me voulez-vous, monsieur le commissaire ?

— J'ai besoin de votre aide. Voilà, je vous explique. J'enquête sur une affaire qui concerne la boucherie à laquelle votre établissement est adossé...

— Chez Dulard ? C'est fermé depuis au moins dix ans, ce bouclard ! Attendez... Non, je dis des conneries. Le père Dulard a fait son attaque en juin 2015, je m'en souviens, je venais de changer mes Renault pour des Scania. Donc ça fait juste huit ans. Sa rombière s'est tirée avec un gigolo et tout leur pognon, en le laissant seul crever à l'hosto ! Si c'est pas malheureux ! On ne l'a jamais revue dans le quartier, cette salope.

— Très intéressant. Permettez, je prends quelques notes, » dit Racine en extrayant de la poche de son pardessus mastic un carnet à spirale et un crayon à papier.

« En quoi est-ce que cette vieille histoire intéresse-t-elle la police criminelle ?

— Eh bien voyez-vous, monsieur... Monsieur ?

— Sotrapa, c'est inscrit sur le panneau, car oui, c'est mon nom !

— Très bien, je le note également. Je disais donc que ce qui nous intéresse, c'est que la chambre froide de cet établissement fonctionnait, quand nous l'avons ouverte, ce matin. Nos experts ont découvert que l'alimentation électrique nécessaire provenait d'un câble nomade branché sur votre compteur, et...

— Putain de bordel d'enfoirés de merde ! Qui sont les bougnoules qui me pompent mon électricité ? Comme si c'était pas déjà assez difficile de faire tourner une boutique en France de nos jours !

— Calmez-vous, mon vieux, calmez-vous ! Il n'y a pas mort d'homme, et à voir la voiture avec laquelle vous vous trimbaliez, vous ne devez pas avoir trop de problèmes de fin de mois, si je puis me permettre !

— C'est bien de la jalousie de fonctionnaire, ça ! Ma bagnole, y'a huit ans que je l'ai, je l'ai achetée d'occase, et elle affiche quatre cent cinquante mille bornes ! Ça vous la coupe, hein ? Il n'y a pas que les riches qui ont une grosse voiture. Il y a aussi les gens qui aiment les grosses voitures ! Et si elle est belle, c'est que je l'entretiens, et que je conduis bien !

— C'est exact, je me suis emballé en déduisant trop vite, vous avez raison, je vous présente mes excuses, mais revenons à nos moutons. J'aurais besoin de savoir depuis combien de temps fonctionne ce frigo pirate. Et je me suis dit qu'en compulsant vos relevés d'électricité, il serait possible de déterminer depuis quand on vous vole votre courant. »

Le gros homme se calme aussitôt, et se met à réfléchir.

« Pas con, commissaire, pas con. D'autant que si je surveille la consommation de carburant de mes camions, je n'ai jamais fait gaffe à l'électricité. C'est peanuts, ici, y'a que l'éclairage du hangar et la consommation des bureaux. Le classeur des factures est là, » dit-il en se levant du fauteuil qui en profite pour respirer un grand coup.

Il attrape le contenant en question dans une armoire, le pose sur le bureau, et invite Jules à consulter la paperasse organisée chronologiquement. Quatre factures trimestrielles banales. Le commissaire insiste :

« Il me faudrait des éléments de comparaison, pour vérifier si nous avons des différences d'une année sur l'autre... »

— Prenez le classeur et suivez-moi, » lui répond Sotrapa en sortant du mobil-homme.

Racine lui emboîte le pas, et pénètre à sa suite dans l'entrepôt. Une série d'armoires métalliques en provenance vraisemblable des Domaines flanque le pignon du bâtiment.

« Voici nos archives, monsieur le commissaire ! Vingt-cinq ans de comptabilité, empilés dans des classeurs. Normalement, c'est plutôt rangé par années, sauf que, quand on a eu besoin de faire des recherches, pour vos collègues du fisc, on a laissé tout en bordel derrière eux, mais ça ne concerne que trois exercices. Je vous laisse vous débrouiller avec ça, parce que j'ai du travail, moi. »

Le gros plante Jules Racine devant les armoires défraîchies.

« Et moi, je fais quoi, là, je tricote ? » pense le commissaire, qui hésite entre amertume et amusement.

Puis il attaque ses recherches. Partant du principe que le classement n'est pas la vertu première de l'entreprise, et que, de toute façon, il emportera avec lui les papiers qui l'intéressent, il chausse ses lunettes, puis extrait une à une les factures d'électricité de chacun des classeurs correspondant aux dix dernières années. Il les organise ensuite par ordre chronologique. La méthode est bonne, l'augmentation de la consommation lui saute aux yeux. Elle date pile de huit ans. Du troisième trimestre 2015, pour être précis. Et comme elle est identique au quatrième trimestre, il en déduit que la

chambre froide tourne aux frais de Sotrapa depuis le tout début de juillet. Du coup, il se dit, in petto, que madame Dulard n'est peut-être pas partie filer le parfait amour avec un gigolo...

Chapitre 3

Je me doute que vous vous posez quelques questions à mon sujet. Et je vous comprends... Je ne suis pas sûre d'avoir tout bien compris moi-même. Remontons le temps jusqu'à mes vertes années... Je suis née en Bourgogne sous le règne de Clovis II le Fainéant, dans une famille noble. Effacez tout de suite de vos imaginations ce que ce mot peut évoquer de dorures et de paillettes. Un noble, au septième siècle de l'ère chrétienne, c'est un membre de la famille d'un guerrier courageux et puissant, sur lequel peut plus ou moins compter le roi. C'est donc une grosse brute illettrée qui obéit à la règle des 4 b : se battre, bouffer, boire, et baiser tout ce qui porte jupon (ou pas, mais alors discrètement), avec ou sans consentement. Mon paternel n'appartenait pas au premier cercle, mais il était néanmoins assez apprécié dans l'entourage du roi, vu qu'il était considéré comme fiable dans ses engagements et plus efficace que la moyenne sur les champs de bataille. C'est-à-dire plus brutal, sauvage, impitoyable, sanguinaire... Cette réputation offrait quelques avantages. Nous avons peu à craindre des seigneurs des alentours, qui trouvaient politique de bien s'entendre avec Louis le Hachoir, surnom que lui avait valu sa dextérité au maniement de la hache d'armes sur les charniers. Enfin, quand je dis « Nous avons peu à craindre », c'est un raccourci. Il serait plus juste de préciser que, globalement, la populace qui dépendait de mon père vivait plutôt en paix. En ce qui concerne le sort des damoiselles, dont je faisais

partie, il convient de nuancer le propos. J'étais la huitième enfant que mon père fit à ma mère, qui me mit bas le jour de son vingt-quatrième anniversaire. Il faut croire qu'elle était féconde. Mon père s'estimait gâté par le sort, puisque son épouse légitime avait commencé par lui donner deux beaux garçons, aptes à seconder un jour leur père au combat, puis une chiée de filles pour aider leur mère à tenir la maison, souder les amitiés stratégiques par quelques mariages opportunément arrangés, et tenir chaud aux copains de passage. Comment ? Vous ignoriez ce détail ? Il est vrai que j'ai noté que l'histoire de France, telle qu'elle est enseignée, est assez angélique quant aux mœurs de mon époque. Les histoires de vase de Soissons, de Roland de Roncevaux, de bon saint Eloi ou d'empereur à la barbe fleurie sont à pisser de rire, si vous me pardonnez l'expression ! Il faut vous replacer dans le contexte, mes agneaux. Le château dans lequel je vivais n'était qu'une grosse mesure entourée de murailles de pieux et de terre, stratégiquement située en haut d'une colline. Une salle commune rassemblait la famille et les amis de passage lors des repas et de la veillée. Pour la nuit, nous nous regroupions à plusieurs par chambre, à l'étage. Quand, par chance, il n'y avait pas d'invité, je dormais dans le même lit que mes frangines, peinarde et au chaud. Mais quand mon père recevait un pote, il lui fournissait la protection de ses murs, la chaleur de son feu, la convivialité de sa table, et le corps d'une de ses filles pour la nuit. Si c'était un très bon pote, il en mettait même deux ou trois. Ça ne choquait personne, à l'époque. C'est le contraire qui aurait été honteux ! Laisser un brave chevalier, compagnon de

beuveries et de tueries se cailler seul dans une piaule même pas chauffée, voilà qui aurait fait jaser ! D'autant que mon paternel était considéré comme un type plutôt bien, vu que, quand ma mère était indisposée, il se tapait une paysanne du village plutôt qu'une de ses filles, alors. Évidemment, il fallait gérer les grossesses. À l'époque, les curés n'osaient pas trop la ramener à propos des relations extra-conjugales, dans la noblesse du moins. Ils n'étaient pas encore assez solidement implantés, et ne devaient leur survie qu'au bon vouloir des guerriers, pour qui l'élimination d'un gêneur tonsuré se payait rarement de plus d'une année de pénitence. En revanche, fallait pas déconner avec les avortements, d'autant que, dans nos cas, ces avortements auraient été provoqués, non pas par l'impossibilité de nourrir une bouche de plus, mais par la volonté de celer à la société les conséquences d'une activité lubrique. Fornication et homicide, c'était la condamnation à mort assurée. Et pour la femme, évidemment, pas pour l'étalon dont la virilité, considérée comme un patrimoine, devait être préservée... On se débrouillait donc entre femmes et par tous les moyens pour éviter de se retrouver prise. Différentes recettes se repassaient de mère à filles, et entre sœurs des différentes générations, à base de graines de fougère ou de gingembre, de feuilles de saule ou d'aloès, de décoctions de fenouil, de persil, toutes destinées à éviter la conception, avant l'assaut, mais également dans les jours qui suivaient. C'est que la fiabilité des tests de grossesse de l'époque laissait à désirer. Nous pratiquions en conséquence le principe du « deux précautions valent mieux qu'une, et trois mieux que deux ».

Dans le même ordre d'idées, toujours dans le but d'éviter les ennuis, et toujours encadrées par les femmes plus âgées de la maisonnée, mes frangines et moi étions assez rapidement devenues expertes dans l'art subtil d'amener une brute avinée à se soulager à l'extérieur de la zone sensible, si vous voyez ce que je veux dire. Pour préciser les choses selon les normes de votre vingt et unième siècle, j'étais, à quinze ans, plus experte dans les pratiques lubriques que nombre de vos péripatéticiennes à la fin de leur carrière. Mais toutes ces précautions n'offraient hélas pas une fiabilité parfaite, et il arrivait parfois un accident. Si on le détectait suffisamment tôt, avant que la nouvelle n'ait franchi le premier cercle des femmes du foyer, on faisait appel à une faiseuse d'anges, qui réglait le problème à l'aide d'une mixture secrète. En revanche, si la grossesse était trop avancée, la politique de la maison était de laisser pisser, et de présenter le nouvel arrivant comme élément de la fratrie à tout étranger à la maisonnée. Évidemment, pendant la période visible de la grossesse, la frangine « infectée » partait en villégiature chez la faiseuse d'anges précitée, qui se trouvait fort opportunément être également sage-femme, et habiter à l'écart des routes fréquentées. La vieille, qui rendait plus d'un service à plus d'une famille, ne vivait du coup jamais seule. Elle était plutôt sympa, pour autant que je m'en souviene. Je l'ai assez peu connue en fait, j'ai eu la chance de n'avoir jamais besoin de prendre pension chez elle.

Tout ça pour vous préciser que je ne me souviens pas dans les bras de qui j'ai perdu mon pucelage, alors que je devais avoir une douzaine d'années, et que je n'en ai d'ailleurs

strictement rien à faire. Quand le sort me désignait, je montais sans joie, mais sans renâcler accomplir l'office que l'on m'avait confié, dans le seul but de vivre ma vie aussi peinarde que possible. Mon père n'était pas un tendre, il valait mieux éviter de lui donner un motif de se plaindre. Pour l'avoir oublié, l'une de mes aînées avait eu droit à un aller-retour alors qu'il avait encore son gantelet d'acier. Elle avait passé deux jours dans le coma, jusqu'à ce qu'on fasse venir le curé pour la prière des morts. Ma pauvre frangine eut alors l'idée saugrenue de revenir à elle pendant l'office. Tandis que le saint homme criait au miracle et remerciait le ciel, mon père en collait une troisième à l'autre andouille, à main nue toutefois, au motif qu'on ne dérangeait pas les prêtres pour des simagrées de femelle. Elle en était restée sourde. Vous l'avez compris maintenant, ma vie consistait à filer droit et à passer inaperçue, en échange de quoi j'avais la garantie d'avoir le ventre plein et de vivre à l'abri. Et ce n'était déjà pas si mal. Et l'avenir ? Eh bien, si j'avais un peu de chance, je pouvais espérer me trouver mariée à un type pas trop brutal, et lui donner un nombre raisonnable d'enfants. Non, je ne m'endormais pas, la nuit tombée, en rêvant de la venue d'un prince charmant. Je priais plutôt pour qu'il prenne tout son temps.

Le fameux soir où tout a commencé, on fêtait la fin des moissons, qui étaient, cette année-là, abondantes et précoces. C'était la fin du mois d'août de l'an 666. Je précise tout de suite que la date est un hasard complet, et n'a rien à voir avec ces croyances stupides liées à je ne sais quel nombre de je ne sais quelle bête. Vu les incertitudes qu'on a encore quant à la

date exacte de début du comptage, en plus... Cette année-là, personne n'avait particulièrement peur. En plus, écrit en chiffres romains, nous étions en l'an DCLXVI. Allez trouver un symbole quelconque dans ces signes... Ah oui, je dis signes, évidemment, parce que si mes deux frangins avaient eu le droit de se faire taper sur la caboche et sur le bout des doigts par les moines pour y faire entrer des rudiments de lecture, d'écriture et de calcul, nous, les filles, avions au moins échappé à cette corvée-là. J'ai mis des siècles à maîtriser ces différentes matières. Le millésime, en l'occurrence, nous préoccupait autant que la perte de notre pucelage, c'est dire.

Pour en revenir à nos moutons, qui justement tournaient sur des broches depuis le matin, mon père avait invité nombre de ses amis, et toutes les frangines étaient réquisitionnées. On nous avait même passées au bain, c'est dire si le paterfamilias voulait en mettre plein la vue au voisinage. La journée avait été occupée par les préparatifs de la fête. Des musiciens, toujours au courant des endroits où l'on peut manger un morceau à l'œil, s'étaient pointés à tour de rôle dans l'après-midi. Ils avaient eu le droit de faire le plein aux cuisines en avant-première, afin d'être au top pour animer une soirée qui se présentait bien. La fin du jour amenait une fraîcheur agréable, après la lourdeur de cette fin d'été. Les effluves de viandes grillées se mêlaient aux fragrances des foins coupés pour venir titiller agréablement nos entrailles. Mon père fit mettre une barrique en perce, ce qui marqua le début des festivités. J'avais été chargée de servir, dans tous les sens du terme, le seigneur Vladimir. Personne ne le connaissait, dans le coin. C'était une espèce

de chevalier errant, qui nous avait été amené par le curé. Faut dire qu'en débarquant dans notre cambrousse, le type avait été bien emmouscaillé, vu que personne ne comprenait son patois. Il avait eu l'idée de passer par l'église du village, car en plus de son étrange langage, il parlait latin. Du coup, le curé, qui était bien évidemment de la fête, se trouvait contraint de me traduire les « compliments » que me faisait le bonhomme. Au début, ça ne posait pas vraiment de problème, mais à la fin de la soirée, le vin et l'ambiance aidant, mon soudard se mit à devenir assez explicite sur le sort qu'il me réservait, et les méthodes qu'il comptait utiliser pour parvenir à ses fins. Si l'on fait abstraction du fait que je me préparais, à l'en croire, à passer un début de nuit douloureux, je dois dire que les efforts fournis par notre brave homme d'Église pour m'expliquer par métaphores les promesses de prouesses sexuelles de Vlad l'Emballeur étaient des plus cocasses. C'est Vlad lui-même qui nous avait expliqué que son surnom lui venait justement de cette capacité exceptionnelle qu'il avait d'entraîner les donzelles dans son lit. Ma crainte d'en prendre plus que mon compte me fit accepter l'explication avec un sourire niais. Je n'allais quand même pas lui dire que sans l'ordre exprès de mon père de me soumettre à ses caprices, je me serais passée sans regret d'avoir à subir son odeur de bouc en rut toute une soirée et une nuit. Je me tenais d'autant plus à carreau que j'avais repéré que le mec buvait plutôt moins que la moyenne, et paraissait tenir le vin. La nuit promettait d'être longue...

Faut quand même que je vous décrive un peu mon « prince charmant » du jour. Vous visualisez Johnny Depp

dans « Pirate des Caraïbes » ? Les dents gâtées, l'hygiène approximative, l'accoutrement bizarre... Ben, pareil, au maquillage près. Sauf que le Vlad devait mesurer dans les... attendez que je vous le donne en système métrique... Disons un mètre quatre-vingt-dix, et peser son quintal sans trop de gras. J'ai oublié de préciser que je mesure, quant à moi, un mètre cinquante et des prunes, et encore, format mirabelle, les prunes, et que je n'ai jamais pesé plus de quarante-deux kilos, malgré ces magnifiques rondeurs que je promène aux bons endroits. Bien sûr, j'avais déjà épongé des soudards, dans ma chienne d'existence, mais aucun de ce calibre. Aucun, non plus, ne m'avait jamais détaillé le menu des festivités à venir comme il le fit, se montrant, à cette occasion, d'une inventivité exceptionnelle. Je n'ai découvert que beaucoup plus tard qu'il avait poussé ses pérégrinations jusqu'au Japon en passant par les Indes, deux contrées assez portées sur les acrobaties conjugales, et qu'en matière d'inventivité sensuelle, il n'était finalement qu'un vulgaire copieur. En règle générale, en ce domaine, l'affaire était bouclée en cinq à dix minutes, et le type s'endormait. Mais ce soir-là, mon petit doigt et le curé me disaient de conserve que ce ne serait pas aussi simple... D'autant que le type affichait la fougue d'un homme d'une vingtaine d'années. Vingt-cinq, tout au plus. En tout cas, personne ne lui aurait donné ses deux siècles.

Chapitre 4

« Bordel, mais tu ne peux pas faire attention ! »

Déjà le petit laveur de parebrise qui campe au carrefour s'excuse en bafouillant, en rougissant, et essaye tant bien que mal de réparer les dégâts causés par l'eau de son seau sur le costume à mille euros, au moins ! de l'homme d'affaires pressé, qui le repousse d'un « ça va, ça va, dégage ! » hautain avant de reprendre sa marche en avant vers la réussite et la gloire. Sans son portefeuille. Car Goran n'est en réalité pas le gamin rom laveur de parebrise qu'il donne en spectacle aux badauds naïfs, trop souvent exaspérés par la simple présence de ce petit mendiant pour lui jeter plus qu'un vague regard. Goran Krasniqi est un pickpocket génial, à qui personne ne donnerait les seize ans qu'il a pourtant, tant il est chétif, en apparence. Il a mis au point seul une technique de vol très efficace. Mais il ne vole plus vraiment par besoin. Il s'agit plutôt d'une façon de s'entretenir, et de se souvenir du passé, aussi. C'est que Goran est un jeune homme peu ordinaire. Il est arrivé en France trois ans plus tôt, le jour de son treizième anniversaire, accroché à la main droite d'un père croate fuyant un pays devenu inhospitalier pour un ancien combattant un peu milicien, un peu mercenaire, et un peu trafiquant. La main gauche de Brako Krasniqi abritait la menotte d'Andjà, la petite sœur de Goran, tout juste âgée de neuf ans. L'homme avait sur le dos un vieux sac de voyage contenant tous leurs biens communs. La maman des enfants n'avait pas eu la même chance qu'eux. Elle avait « disparu »

tandis qu'il préparait leur fuite, pendant que les enfants étaient à l'école. Alors, ils avaient cavale droit devant, se nourrissant de sandwiches de grande distribution et de sodas dans différents moyens de transports publics, dormant dans des hôtels premier prix sans gardien de nuit, en arrivant tard, afin de ne rencontrer personne de plus curieux que le guichet électronique qui distribuait les codes d'accès contre paiement par carte bancaire. Brako Krasniqi disposait de plein de cartes bancaires et d'un tout petit ordinateur portable...

Arrivé à Paris, le père avait trouvé une piaule chez des contacts à lui. Il y avait installé les enfants, avait confié Andjà à la garde de Goran, à qui il avait aussi donné un gros portefeuille de cuir plein de billets en euros, l'ordinateur et une bonne partie de la collection de cartes bancaires, avec leur mode d'emploi. Puis il était parti, à la tombée de la nuit, rencontrer des amis qui pourraient lui trouver un travail, et leur permettre de s'installer pour de bon dans ce nouveau pays. Et il n'était pas revenu. Il n'avait pas dû fuir assez vite, ou assez loin. Il avait été suicidé sur la ligne B du RER le lendemain. Goran en avait été informé par sa logeuse dès le soir. Les nouvelles circulaient vite dans la communauté. Goran en avait été affecté, mais surtout sur un plan pratique. Il n'aimait pas son père, ce géant brutal, qui cachait son intelligence supérieure sous le faciès d'une brute épaisse dont il avait trop souvent les manières viriles. Il le connaissait à peine tant il avait été souvent absent de la maison, toujours appelé par un combat ou par un trafic. Et quand il passait quelques heures au sein de sa famille, il n'avait de tendresse que pour la douce Andjà, sa petite perle... Goran adorait sa maman, en revanche, mais s'interdisait pour l'heure de

repenser à elle, parce qu'il ne fallait pas se laisser aller... C'est qu'il avait la responsabilité d'Andjà, maintenant, et personne sur qui se reposer.

Cette nuit-là, Goran ne dormit pas. Au matin, il avait tracé les grandes lignes de la stratégie qui devait leur permettre de faire mieux que seulement survivre, tous les deux, dans ce pays inconnu. Et tout avait ensuite fonctionné comme il l'avait alors imaginé. C'est que Goran n'était pas un enfant ordinaire. Il ne l'avait jamais été, au désespoir de son père, qui le considérait comme une mauviette sans avenir dans le monde hostile dans lequel ils évoluaient. La frêle constitution du gamin, sa maladresse, ses inaptitudes étaient tellement criantes qu'elles occultaient, même aux yeux de son propre père, l'étonnant fonctionnement de son cerveau. Seule sa maman savait, même si elle ignorait les mots complexes que les experts inventent afin que leur classification de l'humanité soit aussi précise qu'exhaustive. Elle savait que Goran était différent, et qu'il avait besoin de davantage d'amour et d'attention qu'un gamin normal, et elle lui en avait donné, autant qu'elle le pouvait, en cachette du père, de manière à ne pas attirer sur la tête de son petit encore plus de sarcasmes et de moqueries. Si elle avait su lire, et surfer sur la Toile comme le faisait son mari, elle aurait pu découvrir que les spécialistes du cerveau nomment syndrome d'Asperger les caractéristiques qui différenciaient Goran de ses camarades. Un retard de développement physique, une maladresse manifeste dans les gestes quotidiens, et des troubles du comportement s'exprimant sous forme de routines qui exaspéraient son père, et, surtout, cachaient à tous une intelligence hors norme. Mais si elle ne